NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

78 N° 3 1956

Saint Ignace, prêtre

Joseph SCHAACK

p. 243 - 261

https://www.nrt.be/en/articles/saint-ignace-pretre-2354

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Saint Ignace, prêtre

Le 31 juillet 1956 ramène le quatrième centenaire de la mort de saint Ignace. Bien des pèlerins se seront agenouillés, durant cette année jubilaire, à Loyola et à Manrèse, ou seront venus prier à Rome devant les restes mortels du saint dans le prestigieux sanctuaire du Gesù.

Quel souvenir en auront-ils emporté?

L'art contemporain ne se soucie guère de ressusciter l'exactitude historique; du passé, il retient l'âme, sachant qu'elle seule nous rejoint et nous dépassera; à partir de là, il crée librement et suggère avec sobriété.

Nous ne possédons aucun portrait d'Ignace, offrant des garanties de ressemblance. Pas plus que les célèbres portraits de Coëllo et de Jacopino del Conte ou que la miniature conservée à la curie provinciale des Jésuites flamands de Bruxelles, certaines reconstitutions récentes, faites d'après le masque mortuaire, ne nous donnent la « vera effigies » du Fondateur de la Compagnie de Jésus.

Sans doute n'est-ce pas dans cette ligne qu'il faut chercher à rencontrer notre saint. *Si secundum carnem novi, iam non novi.* D'instinct et par vertu, Ignace s'est effacé derrière l'œuvre dont Dieu l'avait chargé.

Mais s'il fallait choisir un aspect caractéristique et dominant parmi les représentations de saint Ignace dans l'art religieux, on se tromperait peu en s'arrêtant à la vision d'un saint Ignace prêtre. La vocation sacerdotale n'a-t-elle pas précisément pour idéal cet embrasement de la gloire de Dieu et ce zèle insatiable d'aider les âmes qui, avec le sens de l'Eglise visible et hiérarchique, constituent l'âme de la spiritualité ignatienne?

La statue en argent massif, créée en 1679 par Pierre le Gros pour l'autel Saint-Ignace du Gesù, tout comme celle, conçue par François de Vergara le Jeune pour la basilique de Loyola (1741), représentent Ignace en vêtements sacerdotaux, la première dans un geste extatique, l'autre soulignant du doigt l'A.M.D.G. qui s'inscrit en tête du livre des Constitutions. Avant ces artistes, Rubens avait peint plusieurs fois un splendide saint Ignace, ravi en extase pendant la célébration de la messe. Dans sa grande toile destinée vers 1620 au jubé de l'église Saint-Charles d'Anvers, il le représentait de même, en châtoyants ornements liturgiques, s'appuyant de la main gauche sur l'autel et exorcisant de l'autre des possédés, tandis que derrière lui se profile dans l'ombre le groupe en soutanes noires des membres de sa jeune

Compagnie. Prêtre, à l'autel, dans une extase qui prépare l'action dévorante, telle est encore l'image de saint Ignace, fixée de préférence par le burin des anciens graveurs flamands ou par le pinceau plus récent de Maillart en un tableau de valeur, conservé au noviciat d'Arlon.

On s'étonne, qu'Emile Mâle, si pénétrant d'habitude, n'ait pas relevé cette veine qui court, bien manifeste pourtant, à travers l'iconographie ignatienne.

Notre époque s'y montrerait particulièrement sensible, elle qui témoigne un tel intérêt pour « le cas prêtre », jusque dans le roman et le cinéma, comme si le monde en déroute pressentait obscurément que là se noue le problème vital et que là aussi se trouve la solution à toute crise humaine qui est finalement crise d'âme et du divin. N'est-ce pas encore à notre époque que, dans le camp adverse, on s'inquiète particulièrement des progrès de la sainteté sacerdotale dans l'Eglise?

En fait, l'histoire se répète. Aux temps d'Ignace et de ses premiers compagnons, la soi-disant Réforme, en réaction contre la décadence du sacerdoce et de la vie chrétienne en général, n'avait su produire que des prêcheurs et des ministres; Dieu, qui n'abandonne jamais son Eglise, leur opposa précisément un ordre de « Prêtres réformés », dits aussi « clercs-réguliers [1] », un peu dans la ligne de ceux fondés peu auparavant par saint Gaétan de Thienne (les Théatins, 1524) et par saint Antoine-Marie Zaccaria (les Barnabites, 1533). Ce nouvel ordre allait avoir un rôle important dans la Contre-Réforme catholique ainsi que dans la formation d'un clergé selon le cœur de l'Eglise. Ce clergé, aujourd'hui dans toute la beauté impressionnante de son ef-

1. L'appellation de « clercs réguliers » était jadis attribuée, même encore au Concile de Trente (sess. VII, c. 14 et XXV, c. 13), à tous les religieux clercs par opposition aux clercs séculiers. A partir des débuts du seizième siècle, le titre a reçu un sens particulier, réservé à ces ordres religieux d'un type nouveau, qui apparurent alors dans l'Eglise. Distincts des moines, dont ils n'ont pas la claustration, des chanoines réguliers par l'absence du chœur, et des mendiants qui pratiquent la pauvreté en commun, les clercs réguliers vivent une vie mêlée au monde, vouée aux ministères apostoliques, mais selon une Règle qui comporte l'émission de la profession de vœux solennels. Les Papes ont appliqué le nom de « clercs réguliers » à ces ordres nouveaux fondés au XVI[e] siècle (Théatins, Barnabites, Somasques, Camilliens, Clercs réguliers mineurs de S. F. Caracciolo, Piaristes) mais non à la Compagnie de Jésus, qui cependant en a toutes les notes et qui est, de par son Institut, aussi ordre mendiant (Pie V, *Dum indefessae*, et Grégoire XIII, *Salvatoris Domini* et *Ascendente Domino*). Mais le terme lui-même n'apparaît que tard dans les documents pontificaux officiels (Benoît XIV, *Biennium*, 3 oct. 1745), alors que le langage courant l'avait reçu beaucoup plus vite. Il est à remarquer que toutes les Congrégations religieuses fondées subséquemment dans l'Eglise s'inspireront de ce type d'ordre religieux, sans cependant avoir de vœux solennels. Chose remarquable encore : avant l'audacieuse innovation d'Ignace, qui renonça effectivement au chœur, les Théatins et les Barnabites n'avaient pas osé aller jusque-là dans la rupture avec une tradition qu'on estimait intouchable.

florescence, est incontestablement un des plus beaux ornements de l'Eglise et son espoir le plus ferme dans la lutte contre le néopaganisme de l'actuelle Renaissance.

LE CHEMINEMENT D'UNE VOCATION SACERDOTALE

La liturgie de la messe de saint Ignace déclare avec une tranquille certitude que, « dans ces sacrosaints mystères, Dieu a établi la source de toute sainteté [2] ». Et donc aussi, de tout apostolat.

Inigo de Loyola mit plusieurs années avant de découvrir la plénitude de cette vérité et de s'y conformer par la décision de se faire prêtre.

Converti en 1521, à l'âge de presque 30 ans, il dut chercher à tâtons la volonté divine au sujet de sa nouvelle orientation de vie. D'abord à Montserrat et à Manrèse. Puis, dans son fameux pèlerinage en Terre sainte. Jusqu'à cette époque, l'ancien officier et courtisan, tout rempli de rêves héroïques, avait en réalité simplement prolongé dans un âge un peu plus adulte le jeu et les enfances chevaleresques du passé. Du moins, deux choses lui étaient-elles devenues claires : désormais il devrait tourner contre lui-même, c'est-à-dire contre le vieil homme en tout ce qu'il avait de désordonné, l'épée de son effort quotidien; ensuite, libéré et entièrement disponible à Dieu, il aurait à prouver son amour envers le souverain Maître en s'engageant, à son service et à son imitation, pour aider grandement au salut des âmes. Déjà il s'était exercé à la vie de pénitent, avec ces outrances propres aux nouveaux convertis. Les illuminations d'en haut avaient suivi de près, transformant rapidement cet illettré ès choses divines en un des plus grands mystiques trinitaires.

S'il s'était décidé, en février 1523, au pèlerinage en Terre Sainte, c'était surtout dans l'intention d'expier ses péchés et de relever du plus près qu'il le pourrait les traces de ce Jésus pauvre, souffrant et humilié, dont la passion le brûlait. Mais une fois en Palestine, il se sentit envahi d'un immense désir d'y rester pour convertir le monde musulman qui ignorait le Christ et son amour. Il abandonnait donc son premier projet, d'ailleurs assez imprécis, de mener une vie de reclus et de pénitent dans la chartreuse de Miraflorès près de Séville. Peut-être songeait-il au Poverello, dont il se rappelait, de ses lectures faites à Loyola, que, sans être prêtre, il avait été prêcher le Sultan [3]. Mais les Franciscains, préposés à la custodie des lieux saints, n'appré-

2. Secrète de la messe du 31 juillet.

3. Dans la spiritualité de la Compagnie, pas mal de nuances rappellent l'influence franciscaine, qui marqua si fortement les années de pèlerin de saint Ignace. En esprit d'attachement et de gratitude, les Jésuites ont décoré de fresques de la vie du Poverello une des chapelles latérales de leur église du Gesù à Rome.

cièrent en aucune façon le projet d'Ignace; à les en croire, les Turcs eussent tôt fait de massacrer l'apôtre laïque improvisé et sans mandat. Menacé d'excommunication s'il ne se soumettait, le pèlerin se rembarquait à Joppé, le 3 octobre, en direction de Chypre et Barcelone. Dieu voulait donc qu'il fît connaître ailleurs, du moins pour le moment, le message qui lui gonflait le cœur.

Durant la périlleuse et interminable traversée qui dura trois mois et demi, Inigo eut le temps de réfléchir et de consulter ses voix. Quand il débarqua à Venise, à la mi-janvier 1524, le chevalier errant du Christ était fixé. Jamais il n'aiderait efficacement les âmes, si ce n'est en s'adjoignant des compagnons, épris comme lui de dépouillement absolu, d'amoureuse disponibilité envers Dieu et de zèle pour annoncer l'Evangile. Mais l'enthousiasme seul ne suffirait pas; il fallait en plus, d'une part un mandat officiel de l'Eglise, et d'autre part une formation de lettré [4], permettant de traduire en langage communicable aux hommes de son temps cette science ineffable qu'il avait apprise de Dieu même.

Ainsi le sacerdoce se dessinait-il pour la première fois dans ses rêves d'avenir comme le moyen voulu par le Seigneur. La résolution suivit, conséquente et courageuse.

Mais à quel Introïbo elle l'engageait!

Treize années d'un labeur opiniâtre allaient changer la physionomie de la vie du truand de Dieu. Dès le carême 1524, le voici à Barcelone avec les gamins sur les bancs de l'école de grammaire de maître Ardevoll. Deux ans après, il suit les cours des arts, c'est-à-dire de philosophie et de sciences, à l'Université d'Alcala, « tout en ne manquant pas de faire du fruit dans les âmes » au moyen de ses fameux Exercices spirituels. Mais l'Espagne, à l'orthodoxie soupçonneuse, lui interdit tout apostolat, tant qu'il ne serait pas revêtu du sacerdoce. Après avoir goûté de la prison de l'Inquisition à Alcala et à Salamanque, Inigo gagna Paris, muni d'un certificat de saine doctrine et de bonnes mœurs que les Juges les plus sourcilleux n'avaient pu lui refuser. De 1528 à 1535, il prit à la Sorbonne ses grades de licencié et de maître ès arts et commença ses études théologiques. Il étudia beaucoup; mais il continuait à mendier sa subsistance et à gagner des compagnons à son genre de vie. Les persécutions ne l'arrêtèrent point.

Quand ses premiers équipiers eurent pour la plupart passé par l'école des Exercices et prononcé avec lui à Montmartre, le 15 août

4. « Plus il (le Pèlerin) y avait songé, plus il avait incliné davantage à étudier » et à devenir prêtre « afin de pouvoir aider les âmes ». Gonzalès de Camara, *Autobiographie de saint Ignace,* publiée en français par Eug. Thibaut, *Le Récit du pèlerin* (n° 50), dans le *Museum Lessianum, Section ascétique et mystique,* n° 15, Bruxelles, 1924.

1534, les vœux de pauvreté, de chasteté et d'aller en Terre Sainte, ou, à son défaut, de s'en remettre au Souverain Pontife pour tout apostolat qui lui plairait; quand les études approchèrent de leur terme, et qu'Inigo malade fut obligé d'aller se refaire dans l'air natal d'Azpeitia, rendez-vous fut fixé pour tous à Venise au printemps de 1537. Leur pensée restait bien de s'embarquer, si tôt que possible, pour Jérusalem. Un peu rétabli, Inigo avait devancé les siens à Venise, et, fin décembre 1535, y avait repris ses études de théologie, tout en continuant son discret apostolat des Exercices. La troupe des compagnons le rallia le 8 janvier 1537; mais elle attendit en vain un bateau pour la Terre Sainte, la guerre étant sur le point d'éclater entre les Turcs et la Sérénissime République. Alors Inigo envoya, à la mi-carême, plusieurs des siens à Rome, afin de solliciter une approbation pontificale pour leurs projets d'apostolat en Palestine ainsi que la faculté de se faire ordonner prêtres « aux titres de pauvreté volontaire et de savoir suffisant ». Jusqu'à cette date, trois seulement d'entre eux, Pierre Favre, Paschase Broët et Claude le Jay avaient reçu le sacerdoce; c'était Favre qui avait célébré la messe de Montmartre, durant laquelle avaient été prononcés les premiers vœux.

Paul III accueillit avec bienveillance les jeunes maîtres, apprécia leur savoir et bénit leur projet de pèlerinage, tout en ne leur cachant pas qu'il le jugeait irréalisable. Il leur accordait aussi de se faire ordonner, quand ils le voudraient, par l'Evêque de leur choix, Salmeron devant cependant attendre d'avoir atteint l'âge canonique.

Ainsi arriva le jour de la prêtrise.

A Venise, les compagnons renouvelèrent leur vœu de pauvreté entre les mains du légat pontifical, Jérôme Verallo, et reçurent successivement les ordres mineurs le samedi 10 juin, le sous-diaconat le jeudi 15, le diaconat le samedi 17 et la prêtrise le samedi 24 juin, en la fête de S. Jean-Baptiste. Ce fut l'évêque d'Arbes, Vincent Negusanti, qui les ordonna prêtres... *tanta cum animi sui consolatione, ut talem se nunquam sensisse in conferendis ordinibus testaretur* [5].

Pour Ignace avait donc pris fin le long Introïbo de seize ans depuis sa conversion à Loyola. Pouvait-il soupçonner qu'il ne lui en restait plus que 19 avant l'entrée au ciel? Au moins était-il décidé à servir Dieu et les âmes de toute son ardeur, de tout ce feu dévorant qui le consumait.

Aucun témoignage ne nous relate les dispositions de son cœur au jour de la prêtrise. Mais il est aisé de deviner ce que durent lui dire les cérémonies et ces paroles aux résonances éternelles : « Accedant qui ordinandi sunt!... Postulat sancta Mater Ecclesia... Scis hos esse

5. *Mon. Hist. S. J.*, vol. 73, *Fontes narrativi*, II, p. 579.

dignos?... et l'imposition des mains ainsi que celle des vêtements sacrés. Accipe, Accipe! Confusion reconnaissante, jubilation, volonté de service illimité « in obsequium plebis Dei ».

Cependant, pour mieux se préparer à leur première messe, les nouveaux prêtres résolurent de faire une retraite de quarante jours « comme celle du Christ au désert » et de s'exercer ensuite dans les plus humbles services des pauvres et la catéchèse du petit peuple ignorant. A cette fin, ils se dispersèrent par groupes de trois dans les villages de la banlieue de Venise. Le temps écoulé, ils se retrouvèrent près de Vicence, pour célébrer leurs prémices, combien ardentes, dans l'église du pauvre couvent de San Pietro in Vivarolo. C'était dans les derniers jours de septembre 1537.

Ignace seul avait résolu d'attendre une année entière avant de dire la sainte messe, son rêve tenace étant toujours de gagner la Terre Sainte. C'est à Bethléem, en l'église de la Nativité, qu'il espérait offrir pour la première fois le saint sacrifice.

Mais le 13 septembre 1537, le Doge Gritti rompait avec Soliman et s'alliait ouvertement à l'Empire et à la Papauté. La croisade projetée contre les Turcs réduisait à néant le projet de pèlerinage ou du moins le différait sine die. Il ne restait aux compagnons qu'à demander au Vicaire de Jésus-Christ de leur assigner une mission au nom du Christ. Après une dernière délibération, Ignace, Laynez et Favre se rendirent à Rome. « Qu'est-ce que vous allez faire à Jérusalem? », leur dit Paul III, « l'Italie est une bonne et vraie Jérusalem, si vous voulez faire du fruit dans l'Eglise de Dieu ». Dieu avait parlé. Et de fait, les églises désolées d'Italie, où souvent il n'y avait pas de tabernacle parce que personne ne s'approchait plus des sacrements, offraient un champ d'apostolat presque pareil à celui chez les infidèles.

Cependant, une telle orientation posait un problème capital pour le groupe d'amis. Allaient-ils se disperser pour de bon? Ou bien l'obéissance à un supérieur commun maintiendrait-elle, en plus de leur affection, par un lien indestructible, la cohérence, la stabilité, l'efficacité de leur apostolat? Jusqu'alors ils n'avaient jamais songé à fonder un nouvel Ordre. Ignace, qui, depuis son ordination, se sentait de nouveau envahi de grâces mystiques, semblables à celles de Manrèse, et qui, sur la route de Rome, avait eu, en novembre 1537, au carrefour de la Storta, une grande vision pleine de promesses : « Je vous serai propice à Rome! », ne savait pour autant rien de précis sur sa troupe. Mais, à partir de ses lumières intérieures et des longues délibérations fraternelles de 1538 et de 1539, il vit se former peu à peu l'ébauche de la Compagnie de Jésus, réponse vivante aux exigences des temps nouveaux : équipe volante d'ouvriers apostoliques, soumise à un supérieur et liée au Pape par un vœu spécial d'obéissance; sans vêtement distinctif, sans cloître, sans office en commun, sans mortifications tarifées, mais, libre d'allures et disponible pour toutes les tâches,... telle

serait cette Compagnie, formée par les Exercices spirituels et groupée sous l'étendard du Roi crucifié.

Avec l'approbation solennelle de la Formule de l'Institut par Paul III, le 27 novembre 1540, avec l'élection d'Ignace comme supérieur général et les premières professions solennelles à Saint-Paul-hors-les-Murs, le 22 avril 1541, tous les traits essentiels du nouvel Ordre sont fixés. Et, du coup, sera fixé aussi le rôle nouveau du pèlerin de jadis, désormais immobilisé dans la petite Maison Généralice [6], en sa tâche austère de fondateur et d'organisateur de cette équipe que le Seigneur avait fait naître de lui. A la Storta, en voyant le Christ lui apparaître, chargé de sa croix, il avait cru comprendre qu'à Rome, à son tour, il la devrait porter. A présent, cet homme au cœur impétueux, « plus vaste que le monde [7] », y était crucifié; il ne la quitterait plus jusqu'à sa mort.

UNE SPIRITUALITE SACERDOTALE

Les années de 1538 à 1556 marquent le sommet de la vie intérieure de saint Ignace comme aussi de son rayonnement apostolique. Mais si l'on veut regarder de plus près, c'est du haut de l'autel où il est arrivé enfin, c'est de par sa mystique eucharistique et sacerdotale, que sa vie prend son véritable éclat.

N'est-ce pas en effet dans la sainte messe, acte essentiel du sacerdoce, que se trouve la source de toute sainteté et de tout apostolat? *Sacerdotem oportet offerre...*

Après seize années de tâtonnements et de préparation studieuse, Ignace, enfin prêtre, n'estima pas de trop dix-huit nouveaux mois d'ascèse en vigile à sa première messe. Il savait si bien que ce n'est pas le nombre de messes célébrées qui importe. Eût-il, sinon, imposé aux siens une si longue préparation? Une seule messe bien dite suffirait à faire de nous des saints. Et nulle part le prêtre n'est plus apôtre qu'à l'autel.

---

6. Les compagnons se fixèrent à Rome d'abord près de la Trinité des Monts, dans la maison de campagne de Quirino Garzonio, sur les pentes du Pincio; puis, en juin 1538, dans une petite maison près du Ponte Sisto, qu'ils quitteront vers la fin novembre pour s'installer dans la maison abandonnée, parce que soi-disant hantée, du Patricien Frangipani, située près de la Torre del Melangolo, dans le quartier alors le plus distingué de la ville, à l'endroit où se dresse actuellement le palazzo Mario Delfini. Deux ans se passèrent dans cette demeure; Ignace y connut la fondation officielle de sa Compagnie. Au début de février 1541, il émigra dans la modeste demeure, attenant à l'église Santa Maria della Strada, dont le prêtre bénéficier, Pierre Codacio, avait offert à Ignace sa personne avec le sanctuaire et la maison. Ce fut donc la première maison généralice de la Compagnie. Enfin, en sept. 1544, Ignace se fixa dans la maison professe (dont la construction avait commencé fin 1543) près de Saint-André delle Botteghe oscure; c'est de cette maison que subsistent encore les « camerette » où le saint vécut jusqu'à sa mort.

7. *Animam gerens mundo maiorem*, Bulle de canonisation, par Grégoire XV, 12 mars 1622.

Ignace, lui, ne s'habituerait jamais à dire la sainte messe et la mettrait tout entière dans sa vie.

Ce fut, durant la nuit de Noël 1538, à l'autel de la crèche de l'église Sainte-Marie Majeure, qu'il offrit pour la première fois le saint sacrifice. Sa dévotion, son allégresse furent sans nom. *Celebravit magno cum sensu et illustratione divina* [8]. — Sous la conduite sinueuse mais continue de la Providence, la Jérusalem de ses rêves s'était peu à peu concrétisée en un service de l'Eglise dans la Rome du Vicaire de Jésus-Christ. Mais Bethléem aussi serait désormais à sa portée dans la messe de tous les matins.

Le grand dévôt de l'Eucharistie [9].

Les témoignages abondent sur la dévotion de saint Ignace envers la sainte messe. C'était pour lui le grand moment de la journée; et elle formait le centre très apparent des grâces notées pour toutes les heures qui la suivaient. Quand la veille il préparait l'autel et méditait les textes liturgiques du missel, ou bien au grand matin, dès la sacristie, quand il se revêtait des ornements sacrés, des faveurs divines extraordinaires survenaient. Il mettait normalement une heure à dire la messe, dans son oratoire privé. C'était alors, à tout moment, des larmes, des sanglots [10], des lumières infuses, des consolations, des visions, des extases. Au Memento des vivants, le P. Nicolas Lanoy vit un jour une flamme au-dessus de sa tête. De toutes ces faveurs, Ignace sortait souvent anéanti. Plus d'une fois on dut l'emporter de l'autel, épuisé par le feu intérieur. A la Noël 1550, il tomba malade à mourir du seul fait d'avoir dit sans interruption la messe de minuit et celle de l'aurore. Il aimait à dire les messes votives de la Sainte Trinité, du Saint-Esprit, du Saint Nom de Jésus, de la Sainte Vierge. La messe terminée, c'était couramment deux heures d'action de grâces qu'il lui fallait; et défense de le déranger pendant ces moments privilégiés.

Avec une reconnaissance émue il devait se souvenir alors des jours

8. *Fontes narr.*, II, p. 444. — Voir aussi von Matt et H. Rahner, *Ignatius*, Wurtzbourg, 1955, p. 247; édit. franç. : *Ignace de Loyola*, Bruges, 1956.

(9) On consultera utilement sur ce chapitre A. S. Goicoechea, *La santa misa en la espiritualidad de san Ignacio de Loyola*, Madrid, 1950; J. de Guibert, *La spiritualité de la Compagnie de Jésus*, Rome, 1953, p. 27 ss, 94 ss, 367 ss, 554 ss; P. Dudon, *Saint Ignace de Loyola*, Paris, 1934, c. 21 et 24; A. Huonder, *Ignatius*, Cologne, 1932, p. 308 ss; Leturia, *La prima misa de San Ignacio de L. y sus relaciones con la fundacion de la Compania naciente*, dans *Manresa* (12) 1940, 63 ss; F. Turnier, *Su la prima misa de san Ign.*, dans *Civ. Cat.*, (68) 1917, 260 ss; F. Zapico, *La carta de San Ign. su prima misa*, dans *AHSI*, (1) 1932, 100 ss; G. A. Suquec, *Santa misa en la espiritualidad de S. J. de L., la misa del nombre de Jesu*, dans *Scriptorium victoriense*, (1) 1954, 72 ss.

10. Le fait de larmes mystiques si abondantes et de leur importance dans la vie et dans l'appréciation de saint Ignace est, au dire du P. J. de Guibert, un exemple sans équivalent dans la littérature spirituelle catholique; voir *o.c.*, p. 45 ss.

de Manrèse : comment, dès ce moment, il avait pris l'habitude d'assister à plusieurs messes et aussi à l'office des heures canoniales, à communier au moins tous les huit jours, à suivre les processions avec une dévotion toujours nouvelle; comment il avait été comblé d'illuminations eucharistiques, le Christ lui apparaissant plusieurs fois dans l'hostie [11]; comment à Rome, un jour, durant la consécration, il avait saisi en une lumière intraduisible que la chair de Marie est en celle de son Fils [12]; comment, durant la sainte messe, les trois Personnes divines s'étaient révélées à lui, lui infusant des saisies extraordinaires et l'introduisant dans l'abîme de leur mystère, bien au delà de ce qu'aucune étude théologique n'eût pu faire; ou bien, cela avait été, au « Te igitur » de la messe, l'essence divine, sous forme d'une sphère éblouissante comme le soleil. Et toujours, dans une inondation de feu, de joie, de larmes d'amour.

L'unique fragment qui nous reste du Journal spirituel de saint Ignace [13], et qui porte sur environ onze mois de l'année 1544 et le début de 1545, suffit à faire soupçonner à quel point ce prêtre vivait d'une mystique à la fois trinitaire et eucharistique. C'est bien la messe de tous les matins qui forme le centre très marqué des grâces, notées pour le reste de la journée. La plupart des faveurs qu'Ignace crut devoir retenir par écrit, celles mêmes qui survenaient au cours de la journée, restent manifestement comme en prolongement ou en complément de celles de la messe. Même quand, dans la dernière partie du Journal spirituel, les notations se réduisent à peu de chose, des signes quasi algébriques en tête de chaque jour marquent le rapport avec la messe : « avant, pendant, après ». Les lumières trinitaires elles aussi sont pour la plupart appropriées aux prières de saint sacrifice. Tout cela est bien théologiquement exact, centré sur le sacrifice du Christ et dominé par la Très Sainte Trinité, auprès de laquelle le saint sacrifice nous donne accès. Que la Vierge Médiatrice ne puisse manquer dans cette prière, comment s'en étonner? La « prière des médiateurs », par laquelle, surtout en ses dernières années, Ignace se contentait de prier, se faisant présenter par Marie au Fils, et par Lui au Père, sera celle, qu'à travers les colloques majeurs des Exercices spirituels il nous enseignera comme un mode de prière idéal [14]; mais c'est à la sainte messe et par elle qu'il l'apprit le plus efficacement lui-même.

La messe mise dans la vie.

Si d'une part, sous le poids excessif des consolations divines, la

11. *Récit du Pèlerin*, 29, *Lainii epist.*, 16 juin 1547.
12. X. de Franciosi, *L'esprit de S. Ignace*, c. 23, 1; Pinard de la Boullaye, *S. Ignace, directeur d'âmes*, Paris, 1946, p. 96.
13. J. de Guibert, *Mystique ignatienne*, dans R.A.M., (19) 1938, p. 3 ss et 113 ss — reproduit en brochure, Toulouse, 1950.
14. *Exercices spirituels*, nos 63, 147, 156, 159, 164.

santé d'Ignace se ruinait, au point que, dans les dernières années de sa vie, il dut, sur ordre des médecins, s'abstenir bien des fois de célébrer la messe, il y trouvait d'autre part une aide inappréciable pour son travail quotidien et pour l'aide à apporter aux âmes. Nous savons p. ex. que pour obtenir lumière et décision dans une très difficile élection à faire pendant qu'il rédigeait ses Constitutions [15], Ignace célébrait à cette intention, apportant parfois sur l'autel les feuillets de son travail. C'est d'ailleurs une caractéristique indiscutable de la mystique ignatienne, que Mgr Saudreau appellerait « du type des âmes angéliques », que d'être restée toujours orientée vers l'humble et amoureuse recherche de la volonté divine et vers le service magnanime de ce que Dieu préfère. On ne trouve pas chez Ignace la note d'union nuptiale de l'âme avec son Dieu ou le caractère d'union et de repos transformant comme chez d'autres mystiques.

Aussi, pour mieux et plus longtemps servir le Dieu des consolations, Ignace sut-il renoncer aux consolations de Dieu, oui même à célébrer tous les jours la sainte messe. Quand, avec l'affaiblissement de ses forces, spécialement durant les années de 1550 à 1555, il ne supportait plus sans dommage grave les contre-coups organiques des grâces eucharistiques, il en vint à ne plus célébrer que les dimanches et jours de fête. Mais alors même qu'il était sérieusement malade, jamais il ne voulut renoncer à assister à la messe [16]. Dans sa chambre de travail, devenue oratoire privé, il avait fait percer une petite fenêtre donnant sur l'église contiguë, en face du tabernacle; de là, sans qu'on pût le voir, il avait sans cesse les yeux fixés sur le trésor de son âme. « Ce n'était pas un mur, dit le P. Bartoli [17], mais plutôt un léger voile qui le séparait de son Dieu, et ce voile il semblait le soulever à volonté. »

Ignace croyait du reste tellement au prix et à l'efficacité du saint sacrifice, qu'il était à ses yeux le grand, le premier moyen pour obtenir de Dieu le succès de ses entreprises [18]. Quand en 1539 le cardinal Guidiccione se raidit dans une opposition apparemment irréductible contre la fondation du nouvel Ordre et menaça de retarder sans fin le bref d'approbation sollicité de Paul III, Ignace promit à Dieu de faire célébrer, en cas de succès, trois mille messes; et cependant ses compagnons n'étaient encore qu'une poignée. Durant des mois, dans la messe du matin, ses amis et lui n'eurent qu'une prière : fléchir la résistance du cardinal. Du fond des Indes, Xavier lui-même rendra compte, dans plusieurs lettres, du nombre de messes qu'il avait fidèle-

15. J. de Guibert, *l.c.*; Dudon, *o.c.*, p. 500 ss.
16. Cfr *Fontes narr.*, II, 558 : de même que de faire son examen de conscience deux fois par jour et de recevoir chaque semaine les sacrements de pénitence et d'Eucharistie.
17. Bartoli-Michel, *Vie de S. Ignace*, Desclée, 1893, I, p. 194.
18. *Constitutions*, C. P. X, 1.

ment célébrées en action de grâces pour l'approbation de la Compagnie [19]. — De même encore, sous l'inspiration de Canisius, Ignace prescrivit le 25 juillet 1553, que dans l'Ordre entier se célébreraient désormais régulièrement des messes pour la conversion des pays hérétiques du Nord et pour le retour de la Germanie et de l'Angleterre à la foi catholique. — Déjà à dates fixes et selon des normes établies par les Constitutions [20], des messes se disaient par les Jésuites pour le bien de la Compagnie, pour ses ministères, pour ses bienfaiteurs vivants et défunts, pour la conquête des terres infidèles et d'autres grandes intentions chères à l'Eglise.

On le savait parmi les premiers compagnons d'Ignace : par la messe de leur Père ils pouvaient obtenir les faveurs les plus inespérées, et l'on ne se faisait pas faute de se recommander à son memento. Ainsi, chargé de fonder le collège de Padoue et d'acquérir dans ce but le prieuré de Sainte-Madeleine, qui dépendait du sénat de Venise, Laynez s'était heurté à l'opposition obstinée d'un riche patricien du nom de Lippomanus. N'en pouvant venir à bout, il supplia Ignace de célébrer la sainte messe pour l'arrangement de cette affaire épineuse. « J'ai célébré, lui fut-il répondu de Rome, comme vous l'avez demandé, le 8 septembre en la fête de Notre-Dame. Bon courage ! Tenez l'affaire pour arrangée. Vous verrez très bientôt. » Or le jour de l'octave de cette fête, ce fut le succès au delà de toute attente : sur les 260 sénateurs vénitiens, 244 votèrent en faveur des Jésuites, qui cependant n'étaient que de pauvres espagnols, alors que Lippomanus était une personnalité influente dans sa cité [21].

Pour Ignace, la messe devait tellement être le levain de notre vie, qu'il y voulut voir uni l'acte de donation totale du religieux, les premiers vœux, tout comme la profession solennelle. La formule des premiers vœux demande explicitement que ce soit le sang du Christ qui veuille sceller la fidélité de l'offrande, et cette « *professio super hostiam* [22] » donne au jeune scolastique comme un avant-goût de

19. *Mon. Xav.*, I, 230, 245, 295. « Le 18 mars 1541, François-Xavier, en route pour les Indes, annonce qu'il avait déjà dit 250 messes, et avec une telle consolation qu'il désirait offrir les autres toute sa vie pour le Révérendissime Monseigneur ». Voir J. Brodrick, *Origines et expansion des Jésuites*, Paris, 1950, I, p. 76.

20. C. P. VII, c. 4, 4.

21. *Fontes narr.*, II, p. 353 s.

22. Zeiger, I, *Professio super hostiam*, dans *AHSI*, (9) 1940, 172. Ce fut une innovation de saint Ignace, que de substituer à l'ancienne forme de la « professio super altare » et à celle de la « professio in manus » la forme nouvelle et désormais très répandue de la « professio super hostiam ». Celle-ci est une union des deux premières. Jadis les vœux étaient prononcés ou bien à l'église devant le Supérieur et la communauté, de préférence à l'offertoire et puis l'on déposait la formule des vœux sur l'autel et on l'y signait (professio super altare) ; ou bien, dans l'esprit du symbolisme moyenâgeux de l'investiture, on prononçait les vœux, les mains dans les mains du supérieur qui présidait la réunion de la communauté dans la salle du Chapitre, et l'on recevait en retour le signe de l'acceptation sous forme d'accolade (professio in manus). La « professio super hos-

l'offrande qu'il fera un jour du Christ lui-même, et le soutiendra aussi dans sa longue préparation à la prêtrise.

Dans le halo de la liturgie.

En vrai prêtre, saint Ignace, qui vivait sa messe et la plaçait résolument dans sa vie et dans celle de la Compagnie, n'oubliait pas à quel point l'Eglise a élargi par l'office divin l'influence du mystère eucharistique en des cercles concentriques qui envahissent les heures de la journée et le calendrier tout entier.

Il mit, dès son ordination, à la récitation du bréviaire le même soin et la même dévotion qu'à la célébration de la messe. Lui qui, à Manrèse, pleurait de douces larmes durant les vêpres chez les Dominicains de la Seo, lui qui, dans ses Exercices spirituels, loue non seulement l'assistance fréquente à la messe, mais encore les chants sacrés et la longue psalmodie des heures canoniales aux heures fixées par l'Eglise dans l'office choral [23], lui qui prévoit explicitement que son retraitant, en se retirant complètement du monde pour vaquer aux grands Exercices, puisse néanmoins assister tous les jours à la messe et aux vêpres [24], lui qui connaissait la coutume séculaire des ordres monastiques et avait tellement le sens de l'Eglise, ne dut pas, sans un vrai déchirement de cœur et comme malgré lui, se résigner à sacrifier pour les siens l'office en commun à l'indispensable disponibilité apostolique. Ce qu'avant lui saint Dominique avait rêvé de faire [25], ce que Gaétan de Thienne et Caraffa ne firent pas tout en fondant le premier ordre de clercs réguliers, il eut l'audace de le postuler comme une conséquence de sa réponse à l'appel de Dieu, tel qu'il se faisait

---

tiam » se fait pendant la messe à l'instant qui précède la communion des fidèles : elle comporte la lecture de la formule des vœux par le « vovens » agenouillé devant le supérieur célébrant, qui tient la sainte hostie entre les doigts, et qui reçoit de la part du « vovens » le document de sa profession avant de lui donner en retour le corps du Christ. Le « vovens » et le « recipiens vota » tiennent donc en même temps le document des vœux à un certain moment, et la réception de la sainte communion y met pour ainsi dire le sceau divin; c'est comme l'écho de l'ancien serment que faisaient les chevaliers, en touchant non seulement des reliques, mais la patène, le ciboire, voire parfois l'hostie consacrée elle-même.

Il est à remarquer que saint Ignace innova encore, en voulant qu'au sortir des deux ans de noviciat ses jeunes religieux prononcent des vœux perpétuels, mais simples, la profession solennelle étant réservée pour l'achèvement de la longue formation du Jésuite. Mais, tant le jeune religieux dans ses premiers vœux, en une cérémonie légèrement différente (le célébrant en ce cas ne présente pas la sainte hostie pendant la récitation de la formule des vœux, mais s'écarte un peu pour que les vœux se prononcent devant le Christ présent sur l'autel, et il ne reçoit pas non plus en mains le document des vœux qui est reçu par le servant et déposé sur l'autel, mais signé d'avance par le « vovens »), que le prêtre profès dans la « professio super hostiam » prennent leur engagement au cœur du sacrifice eucharistique, « in quo omnis sanctitatis formam constituit Deus ».

23. *Exercices spir.*, nos 355, 358, 360.

24. *Ibid.*, n° 20.

25. Cfr H. C. Scheeben, *Der Hl. Dominikus*, Fribourg (Suisse), 1927, p. 148; voir aussi *op. cit.*, pp. 190 et 196.

entendre dans les besoins d'alors. Mais, si les Jésuites devaient être dispensés du chœur, Ignace voulut qu'ils s'appliquassent d'autant mieux à la récitation privée du bréviaire selon le rite romain [26]. Nadal, l'intime de saint Ignace, nous rapporte [27] que le saint, à cause des consolations spirituelles qu'il éprouvait, des sentiments véhéments et des larmes qui lui venaient pendant la récitation de l'office divin, devait tellement multiplier les pauses entre les versets et les psaumes, qu'il y passait la majeure partie de la journée et que sa santé en souffrit considérablement. Sur ordre du médecin, il se vit interdire la récitation du bréviaire, de peur qu'il ne perdît la vue par suite de l'abondance des larmes. Et déjà en janvier 1539, moins de dix-huit mois après son ordination, il dut solliciter du Pape de remplacer par des prières vocales plus faciles ce bréviaire qu'il goûtait cependant avec une telle intensité. Dieu ne l'appelait-il pas à une tâche bien précise d'apôtre [28] ?

Il n'en serait que d'autant plus ardent à faire aimer l'Eucharistie et tout son rayonnement.

Le mystique eucharistique, le scrupuleux observateur des lois liturgiques, qui disait « qu'il faudrait être comme un ange pour remplir l'office de la célébration de la sainte messe [29] », veillait avec un soin jaloux non seulement au respect extérieur mais, avec une ascèse presque impitoyable, à la pureté profonde du cœur. C'est un trait caractéristique de sa vie intérieure, sur lequel il n'y a pas lieu de s'étendre ici, que cette coexistence chez lui, jusqu'à la fin de sa vie, des dons infus les plus sublimes et d'une garde du cœur de tous les moments, exercée par de vigilants et fréquents examens de conscience et des confessions multipliées. A relire l'encyclique de Pie XII sur la liturgie, comme à songer aux belles traditions sacerdotales des saints, on retrouve ici avec joie la plus pure et la plus sûre des spiritualités, nuancée et complète [30]. Pas étonnant qu'une âme pareille, grâce à cette

26. *Formula Instituti*, n° 8.
27. Nadal, *Scripta de S. Ign.*, I, 475 et 552.
28. Cfr C.P. VI, c. 3, 4 : « Per Nostros autem ea tractari convenit, quae nostrae vocationis ad Dei gloriam magis sunt propria ».
29. Lettre du 10 mars 1544.
30. On a dit parfois, qu'un vrai Jésuite garde toujours au fond de lui-même une secrète nostalgie de l'office choral et des consolantes beautés de la liturgie. Ce n'est d'ailleurs pas pour avoir puissamment promu l'oraison dite mentale, qu'il faudrait le taxer d'incompréhension pour la prière officielle de l'Eglise. L'idéal bénédictin, exprimé dans la « schola divini servitii » comme s'intitule la Règle monastique de saint Benoît, ne demande-t-il pas au moine que, non seulement l'« opus Dei » par excellence, mais toute sa vie soit dominée par la pensée de servir le Maître divin. Si le Jésuite accomplit ce service davantage au dehors, dans l'apostolat, en vue duquel tout est organisé dans la Compagnie, il lui faut manifestement une prière très personnelle comme âme de son agir. Cependant, pour n'avoir pas les solennités de la liturgie chorale, il ne cessera pas de chercher dans la célébration de la messe et la récitation privée du bréviaire, ainsi que dans le cadre de l'année liturgique, un aliment et un soutien de sa vie intérieure.

Chez les Jésuites règne si peu la tendance à opposer prière privée mentale et

pureté de conscience et ce complet domaine sur ses passions, trouvât l'union à Dieu facile et naturelle, et quasi naturelle aussi la docilité instinctive aux inspirations du Saint-Esprit.

Ce fut le secret de son irrésistible force apostolique.

L'APOTRE DE L'EUCHARISTIE

Le pèlerin d'autrefois avait donc abouti au sacerdoce et vivait, tout concentré sur les indications qui lui venaient de la sainte messe,

---

liturgie, qu'ils furent même les premiers à faire entrer la pratique de l'oraison quotidienne dans le cadre et les formules de la liturgie.

Saint François de Borgia, le premier, compose (1572-1580) pour les jeunes Jésuites un recueil de méditations quotidiennes, ayant pour sujet les péricopes de l'Evangile de la messe du jour, soit dans le propre du temps, soit dans le propre et le commun des saints; il va même jusqu'à proposer comme prélude (grâce à obtenir) la faveur que demande l'Eglise dans la collecte du jour; bien des fois aussi il s'inspire des leçons liturgiques de Matines. Tout cela, comme il l'écrit, « parce que cette vraie et discrète mère, l'Eglise, a su mieux choisir la nourriture qui convient davantage pour ses fils ». Or Borgia, formé par Ignace, et son second successeur au Généralat, connaissait à fond notre spiritualité. — Même tendance chez saint Pierre Canisius, dont les *Notae in evangelicas lectiones* (1591), le *Manuale catholicorum* (1587) et les *Instructiones et excitamenta* (1559) contiennent non seulement une vraie année liturgique pour les fidèles, mais offrent des méditations à base des textes liturgiques du jour. — Plus formelles encore en ce sens sont les *Annotationes et meditationes in Evangelia quae in missae sacrificio leguntur* du P. Nadal, illustrées de belles gravures et éditées chez Plantin à Anvers en 1594. Ainsi l'on trouve, dès la première génération, chez les Jésuites, le souci de nourrir la piété religieuse et chrétienne aux sources de la liturgie dans les cadres marqués par l'Eglise.

La veine ne s'épuisera pas de si tôt. Il n'est que de relire la lettre du Général Cl. Aquaviva, du 24 novembre 1612, sur la place de la prière liturgique dans la vie spirituelle du Jésuite; de songer au splendide commentaire des Psaumes de Bellarmin (tant loué par Pie XI), qui a pour but avoué de favoriser la pieuse récitation du bréviaire et de mettre en connexion la vie personnelle avec la vie liturgique; qu'on se souvienne encore de l'influence considérable des PP. Suffren et J. Croiset, dont *L'Année chrétienne*, vraie encyclopédie de la vie chrétienne dans le cadre de la vie liturgique (12 vol., Lyon, 1712-1720), fut, avant *L'année liturgique* de Dom Guéranger, le manuel classique et populaire de liturgie pour les pays de langue française. Intéressant et riche aussi est le livre de méditations du P. B. de Villars (Lyon, 1656), détaillant en sujets de prière pour toute la semaine l'Evangile du dimanche respectif. Et, que de contributions aux études liturgiques sont venues de cette académie de liturgie, fondée à Rome par le P. Emmanuel de Azevedo († 1796) et qui y existe encore.

Comme le fait bien remarquer le P. J. de Guibert (*La spir. de la Compagnie*, p. 557), outre que les préoccupations relatives aux questions liturgiques ne doivent pas être prédominantes dans un ordre qui n'a ni office choral ni messes conventuelles solennelles, il n'est pas certain que si les Jésuites avaient pris aux XVII[e] et XVIII[e] siècles l'initiative d'un renouveau liturgique dans le sens des mouvements liturgiques récents, l'écho eût été celui que nous venons de connaître, car tout n'est pas réalisable à toute époque. De plus, par leurs collèges, leurs séminaires, leurs congrégations mariales et leur apostolat eucharistique, il est certain que les Jésuites ont promu grandement l'assistance à la messe et sa célébration édifiante et fervente. Cette action historiquement considérable et qui se situe autour de l'acte essentiel de la liturgie, en plein cœur de l'Eglise, on n'exagérera pas, en la faisant remonter à la dévotion liturgique de son Fondateur lui-même.

tout préoccupé aussi de s'ouvrir toujours davantage, par plus de pureté et de docilité, à l'emprise de Dieu.

Il n'y a rien que de normal à voir un mystique eucharistique se révéler grand apôtre de l'eucharistie, oui vrai restaurateur de la communion et de la confession fréquentes.

La pratique et la direction spirituelle d'Ignace concernant la réception des sacrements allèrent toujours de pair.

A Manrèse déjà, non seulement il communiait chaque semaine, selon la permission de Dom Chanones, son confesseur bénédictin du Montserrat, et d'accord aussi avec le Dominicain qui le dirigea ensuite, mais il répandait autour de lui, chez les hommes et les femmes, cette pieuse habitude. Or pareille fréquence sacramentelle était chose tout à fait extraordinaire pour le temps. Les Juges-inquisiteurs d'Alcala et de Salamanque, intrigués par cette ferveur eucharistique, jugèrent opportun de soumettre Ignace à un examen détaillé sur la doctrine eucharistique. A Alcala, telle de ses dirigées, Térèse de Cardenas, n'avait-elle pas reçu le surnom de « loca del sacramento », la folle du Saint Sacrement? A Paris aussi, l'on se montrait du doigt les étudiants et jeunes maîtres gagnés par Ignace à la fréquentation des sacrements; et telle fut à un certain moment la tempête déchaînée contre eux, qu'ils jugèrent prudent de communier alternativement dans des églises différentes, afin de moins attirer l'attention et d'apaiser ainsi les critiques.

Le texte des Exercices spirituels, tel qu'Ignace le donnait à cette époque, expose avec netteté, en trois passages fameux (les nos 18, 44 et 354), sa conviction sur la haute utilité de la communion fréquente, faite dans les dispositions requises. Ce qui est remarquable, c'est, comme il le dit dans la 18e Annotation, le conseil de la confession et communion hebdomadaires, donné audacieusement même « aux hommes sans instruction et de valeur plutôt modeste, dont on n'espère pas tirer grand fruit » et « à qui donc il vaut mieux ne pas donner les Exercices dans leur intégralité ». C'est que, pour Ignace, il est clair, en bonne théologie, que la communion fréquente empêche de tomber dans la faute grave et fait qu'on se relève sans tarder des fautes vénielles. Et bien entendu, elle accroît considérablement la grâce.

Durant les trois mois qu'il passa à Azpeitia en 1535, il amena ses compatriotes à la pratique sacramentelle fréquente; au château de Loyola son frère Beltran édifierait même désormais tous les alentours par le fait qu'il s'approchait des sacrements tous les dimanches et jours de fête. Soucieux d'assurer d'aussi bons résultats, Ignace écrivit de Rome aux Azpeitiens une lettre splendide [31], les exhortant à s'agréger à la confrérie du Saint Sacrement qui venait d'être érigée dans l'église dominicaine Santa Maria sopra Minerva; en même

31. En date de 1540, cfr *Epist.*, I, 161 ss. — Hunoder, *o.c.*, p. 311.

temps il leur exposait sa théorie sur la communion fréquente, qu'il voulait pour eux au moins mensuelle et souhaitait hebdomadaire.

Il allait plus loin encore dans sa correspondance avec Térèse Rejadella, moniale du couvent Sainte-Claire à Barcelone, à qui il conseillait hardiment la communion quotidienne [32].

C'est sûrement inspirés par lui, que ses premiers compagnons, en faisant route de Paris à Venise durant l'hiver de 1536, communièrent tous les jours de la main de ceux d'entre eux qui étaient prêtres. Ne le fit-il pas lui-même, quand déjà prêtre, mais avant sa première messe, il accompagna Favre et Laynez à Rome en 1537? Tel sera à Rome le zèle d'Ignace et des siens pour la communion fréquente, que Baronius appellera l'église des premiers Pères l'église de l'Anastasie [33].

Hardiesse de cet apostolat.

Pour apprécier à sa juste mesure l'audace de pareilles attitudes apostoliques, il faut se remettre devant les yeux la tiédeur de l'Eglise à cette époque.

Si le précepte pascal était encore observé par bon nombre de chrétiens, la confession et la communion de toutes les semaines étaient chose inouïe dans la plupart des cités italiennes et même dans la très catholique Espagne. L'archevêque de Tolède n'avait-il pas interdit sous peine de péché de communier tous les jours? Et quand quelqu'un s'approchait de la sainte Table chaque semaine, il devenait le sujet d'entretiens de la ville, on en écrivait à des amis éloignés comme d'une nouveauté incroyable. *Ignatius introduxit consuetudinem frequenter confitendi et communicandi, quod antea erat inauditum* [34]. C'était l'époque, où dans la ville d'Avila jusqu'en 1551 on ne communiait qu'à Pâques. Et au couvent de la Encarnacion, sainte Térèse, reçue en 1534, trouva la coutume invétérée de la communion permise seulement six fois l'an; rares étaient celles parmi les 150 sœurs, à qui l'on permettait, comme une exception, de communier tous les mois. Huit ans plus tard, sur ses instances, la sainte obtiendra de son confesseur de pouvoir communier tous les quinze jours. Mais ce ne sera que son premier confesseur jésuite qui, en 1554, lui donnera le conseil de la communion quotidienne [35].

Faut-il s'étonner que les initiatives des Jésuites, d'ailleurs nouveaux venus parmi tant d'ordres religieux vénérables, aient suscité bien de l'étonnement, voire du scandale et parfois des oppositions farouches. A Valence, les prédications successives de Favre, d'Araoz, neveu de saint Ignace, et de Miron avaient déterminé un retour marqué vers

32. En date du 15 mars 1542, cfr *Epist.*, I, 275 ss.
33. X. de Franciosi, *o.c.*, c. 23, et Bartoli, *o.c.*, I, 400.
34. *Fontes narr.*, II, 443.
35. Daniel-Rops, *L'Eglise de la Renaissance et de la Réforme*, II, p. 72 et Huonder, *o.c.*, p. 310.

la sainte Table ; mais en 1546, ce fut un tollé parmi le monde ecclésiastique. En pleine chaire, un prédicateur dominicain taxa de faute mortelle l'audace de la communion quotidienne ; sur quoi, un Hiéronymite l'ayant traité de quasi hérétique, le saint archevêque, Thomas de Villeneuve, dut apaiser le tumulte soulevé par ces contestations, en donnant à son peuple de sages directives : la communion hebdomadaire était autorisée pour tous, et volontiers il accorderait, à qui lui en ferait la demande, la permission de communier tous les jours [36]. En 1556, à Matelica, le P. Gomez de Montemayor fut pris violemment à parti pour avoir permis aux fidèles de communier après avoir usé du mariage ; heureusement il fut vaillamment soutenu par l'évêque de Camerino, dont dépendait Matelica [37].

La décadence du clergé et l'ignorance religieuse générale rendaient urgent un enseignement ferme, vulgarisé même par la presse. Selon les directives d'Ignace, André Oviédo et Salmeron, et finalement le P. Christophe de Madrid [38], qui profita du travail des deux précédents, rédigèrent un directoire eucharistique, petit traité, très théologiquement fondé, mais à la portée d'esprits même moins scolairement formés. Son but était « de fermer la bouche aux personnes tenues pour spirituelles qui en certains endroits s'élèvent contre la communion fréquente ». Déjà le bouillant Bobadilla, en réponse à une consultation de l'archiprêtre de Luna en 1551, avait répondu qu'un évêque ne pouvait par ordonnance fixer pour ses diocésains un nombre maximum de communions par an ; et, allant au delà de la question posée, il avait démontré, appuyé sur les Evangiles et la tradition patristique, que la communion fréquente et quotidienne est permise à tout catholique, à condition qu'il ait la conscience pure et veuille vivre de Jésus-Christ [39]. Le « *libellus de frequenti usu sacramenti Eucharistiae* » du P. Madrid, paru d'abord en édition défectueuse à Naples en 1556, fut imprimé définitivement l'an d'après et sembla être vraiment, au lendemain de la mort de saint Ignace, son testament eucharistique. C'était, après les Exercices de saint Ignace, le premier livre qui sortit des presses de la Compagnie à Rome [40]. Sans doute le P. Madrid fixait le taux de la communion ordinaire à celle de tous les dimanches ; mais il laissait entendre avec netteté qu'il est louable et utile de recevoir tous les jours le corps du Sauveur, comme cela se pratiquait dans

36. P. Dudon, *o.c.*, p. 568.
37. de Guibert, *La spir. de la Compagnie*, p. 371, note 18.
38. Ces hommes n'étaient pas les premiers venus : Salmeron, théologien du Pape au concile de Trente, avait certainement connaissance des décisions de l'auguste assemblée (dans sa session treizième, 1551) sur les dispositions à apporter à la communion ; Oviédo, l'intime de saint François de Borgia, recteur de Gandie et futur évêque-coadjuteur du patriarche d'Ethiopie Nuñez Barreto, en attendant d'être son successeur ; enfin Christophe de Madrid, un des hommes de confiance, sur lesquels saint Ignace, malade, se déchargea d'une grande partie des affaires.
39. P. Dudon, *o.c.*, p. 569.
40. Sur ce *Libellus*, voir Dudon, dans *AHSI*, (2) 1933, p. 266 ss et *Recherches de sc. rel.*, (6) 1916, p. 34 ss.

la primitive Eglise. Deux siècles plus tard, dans leurs disputes avec le janséniste. A. Arnauld, Denys Petau citera le « *libellus* » comme un modèle, « rien ne pouvant être dit de plus à propos [41] ».

La communion fréquente et quotidienne était donc bel et bien dans la perspective d'Ignace et de ses premiers disciples, encore que sagement ils eussent estimé nécessaire de tenir toujours compte du milieu et des cas d'espèce [42]. Changer des habitudes invétérées, sans y mettre des ménagements, risque de troubler paroisses et diocèses. Mais en suggérant des tempéraments pratiques, les Jésuites maintenaient intacts les principes de la bonne théologie eucharistique : le Christ de l'Eucharistie n'est pas différent aux jours ordinaires et à Pâques; sa divinité pas plus redoutable et sa bonté pas marchandeuse à certains jours; le pain vivant descendu du ciel est l'aliment de notre faiblesse, le remède à nos langueurs, le préservatif du péché, le calmant de nos passions. Jamais l'Eglise ne l'a considéré comme récompense de la vertu; toute âme en état de grâce est à même de l'assimiler profitablement. Plus on en profitera, mieux on fera. Le péché grave mis à part, mieux vaut venir à la sainte Table que de s'en retirer par crainte [43].

A la mort de saint Ignace, la pratique de la communion fréquente,

---

41. P. Dudon, *Vie de saint Ignace*, p. 571.

42. En date du 24 janvier 1587, la Congrégation des Sacrements refusa à l'évêque de Brescia d'édicter aucune mesure générale qui fixerait le nombre de communions, et elle remit aux confesseurs et directeurs spirituels de déterminer ce qui convenait à chaque âme.

C'est sur cet avis et jugement du prudent confesseur, que la Compagnie estimera sage d'insister, surtout sous les attaques répétées dont elle sera l'objet, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, dans le domaine de la pratique eucharistique. Elle organisera, le plus souvent qu'elle le pourra, des communions collectives mensuelles, poussera partout à la communion au moins hebdomadaire, et encouragera à la communion plus fréquente et quotidienne tous ceux, chez qui elle rencontrera les dispositions requises. Ainsi le P. Juan de Camacho, le directeur spirituel de sainte Marie-Anne de Paredes, appelée « le lys de Quito », permit déjà à l'enfant de douze ans la communion quotidienne, malgré des critiques très vives dont il fut l'objet (cfr Koch, *Jesuitenlexikon*, col. 287). Le P. Cepari n'agit pas autrement avec sainte Marie-Madeleine de Pazzi, sa dirigée. Mais il ne faut pas oublier que, si la norme moyenne sur laquelle les Jésuites insistèrent, des siècles durant, avant le décret libérateur de Pie X en 1905, fut celle de la communion hebdomadaire, ils avaient à compter avec les abus réels périodiques et que dénonçaient avec rage les Jansénistes, ainsi qu'avec les réserves prudentes des directives romaines. On reste étonné p. ex. de la mise à l'Index du livre du P. Jean Pichon, *Esprit de Jésus-Christ et de l'Eglise sur la fréquente communion*, paru le 16 déc. 1748, et dont on n'osa plus, en ces temps troublés, livrer à la publicité le texte soigneusement revu, dans lequel par prudence on n'insistait plus sur la communion quotidienne. Cfr sur tout ceci J. de Guibert, *o.c.*, 367 ss. Il reste à noter en ce même esprit que la réédition du livre du *Libellus* du P. de Madrid se fit en 1909, à Vienne, par J. B. Bock, à l'époque où liberté était enfin donnée par Rome de parler clair et d'être complet sur le sujet. Le *Libellus* avait connu, de 1557 à 1600, huit éditions. — L. Cros, *S. Ignace et la communion quotidienne*, dans *Etudes*, (115) 1908, 756 ss; J. Bequiritain, *Observaciones sobre el apostolado eucaristico de S. Ignacio*, dans *Razon y Fe*, (25) 1909, 70 ss et 212 ss; W. Sierp, *Der hl. Ignatius und die tägliche Kommunion*, dans *Z.A.M.*, (5) 1930, 12 ss; *Dictionnaire de spiritualité catholique*, t. II, col. 1270 s.

43. X. de Franciosi, *l.c.*, et Dudon, *o.c.*, 572.

mensuelle et hebdomadaire, était pratiquement introduite partout où travaillaient des Jésuites. Les Pères de la première génération travaillèrent manifestement d'après des consignes identiques, Broët à Sienne (1539), Favre et Laynez à Parme (1541), Strada et Favre à Brescia (1540) ainsi qu'à Montepulciano et à Piacenza, le Jay à Faenza (1541), Laynez à Padoue (1543). De Valence, Gandie, Salamanque, Saragosse, Lisbonne, Louvain... des témoignages concordants parlent d'un apostolat tout semblable pour les années 1546 à 1556. « A Lisbonne, dans l'église S. J., on communie depuis 1540 tous les mois et chaque semaine, et l'on combat le préjugé que celui qui communie plus d'une fois par an avoue par le fait même avoir péché gravement [44]. »

D'autres pratiques eucharistiques s'étaient établies aussi grâce à Ignace et aux siens. Ainsi, ayant constaté avec douleur que beaucoup de malades mouraient à Rome sans les derniers sacrements, le saint avait obtenu la remise en vigueur d'une ordonnance d'Innocent III, confirmée par le Concile du Latran en 1215. « Les âmes devant être secourues avant les corps, on ne donnerait désormais des soins médicaux au delà du deuxième jour de la maladie que si le malade avait accepté de voir le prêtre ». Mesure bien délicate à appliquer, on le devine, mais que Pape et canonistes de la Pénitencerie approuvèrent à l'Epiphanie de 1544 [45]; il était à prévoir qu'elle ne connaîtrait pas une longue durée. — Plus durable certes fut la pratique des « quarante heures », introduite à Macerata par les Pères de Lorette qui y prêchaient une mission en 1556 et qui, pour contrecarrer la vogue d'une comédie licencieuse jouée aux jours du carnaval, avaient exposé le Saint Sacrement dans une chapelle très richement décorée et au milieu de cérémonies et de prières impressionnantes. Ignace s'en réjouit tellement qu'il recommanda cette pratique dans toutes les maisons de son Ordre, d'où elle se répandit dans le monde entier [46].

(*à suivre*). J. SCHAACK, S. J.

---

44. A. Huonder, *o.c.*, p. 312.
45. *Ibid.*, p. 309 et Pastor, *Histoire des Papes*, XI, 486.
46. L'idée première des « quarante heures » n'est cependant pas à attribuer à la Compagnie. C'est le prédicateur de carême Gian. Ant. Bellotti qui, vers 1527, en prit l'initiative dans l'église du Saint-Sépulcre à Milan; le but était plutôt d'obtenir de Dieu la protection en ces durs temps de guerre; on était à l'époque du « Sacco di Roma ». En 1529, la cérémonie gagna toutes les églises de la ville. Dès les années 1537 on y déploya toutes les splendeurs de la liturgie. Les Barnabites et les Capucins répandirent la dévotion à travers l'Italie septentrionale. Saint Philippe de Neri, encore laïque, l'avait introduite à Rome dans les milieux qu'il fréquentait. Mais ce que la Compagnie mit de caractéristique dans les « quarante heures », c'est le caractère expiatoire durant les jours du carnaval. Telle est la gloire, que peuvent revendiquer comme leur les Pères Man. Gomez et Jean Montaigne, les deux prédicateurs de Macerata. Et c'est comme telle que la « dévotion des quarante heures » se répandit à travers l'Italie dans toutes les églises S. J. et devint bientôt une des dévotions les plus populaires. Puis, elle déborda en Allemagne et ailleurs. — Cfr Tacchi-Venturi, *Storia della Compania di Gesù in Italia*, I, 199 ss.